

Une Reine des Fromages et de la Crème

XV

(Suite).

En revoyant, après tant d'années, celui pour qui seul son cœur avait frémi, en le retrouvant jeune encore d'allures et portant l'aurole du succès, tout le lointain passé se réveilla en elle et elle sentit que le temps n'avait fait qu'accroître la force d'une passion qu'elle croyait au moins assoupie.

Du côté de Rockingham, l'impression ne fut pas à beaucoup près aussi vive, car Lady Nevyll ne rappelait plus que de bien loin l'Ophélie diaphane et éthérée de jadis. Il voulut bien, cependant, paraître heureux de la rencontre et promit de l'aller voir. Il tint parole, sans hâte, pourtant.

La joie de Charlotte toucha au délire, et, dans son intérêt, elle le fit trop voir : Basile montra une réserve qui eut un écho douloureux dans l'âme de Lady Nevyll. Maladroitement, elle ne sut que rappeler encore et toujours les souvenirs de jeunesse, alors que, dans sa nonchalance langoureuse, n'ayant pas un mari pour qui elle voulût rester jeune, elle avait aidé le temps à la marquer de son signe plutôt que de le combattre.

A partir de cette visite, une résolution se fit en elle ; autant elle avait manqué de coquetterie, autant elle en redoubla ; ses habitudes de mollesse avaient nui à la sveltesse de son corps, avaient empâché ses lignes ; elle voulut se refaire cette seconde jeunesse qu'elle avait négligée, parce qu'elle voulait reconquérir Basile. Ses efforts obtinrent un premier succès. Elle était retournée au château de Morton et elle apprit l'arrivée de Rockingham à Collingwood, chez Mme Byrd, c'est-à-dire sur la même paroisse que le domaine des Nevyll. Le dimanche suivant, comme elle sortait de la maison de Dieu, dans une toilette pour laquelle elle avait à peu près fait damner sa couturière, stupéfaite de ses nouvelles exigences, elle vit Basile tomber littéralement en arrêt devant son apparition. Elle se sentait en beauté et ne se trompait pas. Rockingham eut comme un éblouissement : c'était presque la Charlotte d'autrefois, avec, en plus, un port de déesse et, en moins, tout juste un peu de fraîcheur envolée. C'étaient ses cheveux souples, c'étaient surtout ses yeux merveilleux, à l'azur aux insondables profondeurs, et rayonnant d'un éclat d'amour et de triomphe que Sir Nevyll n'avait jamais connu.

Rockingham, tout ému, se hâta de s'excuser de n'être pas allé lui faire sa visite et n'y manqua pas le lendemain. Elle le reçut dans la serre, en luxueux et seyant déshabillé, et eut la joie de voir grandir sa victoire. Basile, en effet, fut aimable, presque tendre, se mit en frais d'esprit. Quand il la quitta, après avoir prolongé sa visite jusqu'aux extrêmes limites possibles, le cœur de Charlotte déborda d'espoir, de triomphe et d'orgueil, car elle était sûre maintenant de le reconquérir.

Il revint, en effet, mais trouva Lady Nevyll en robe

de deuil. La nouvelle de son veuvage était arrivée la veille. Elle était libre. Elle fit, à cette liberté retrouvée, des allusions discrètes qui rendirent Rockingham un peu rêveur, mais n'amènèrent aucun nuage redoutable sur son front. Charlotte n'en demandait pas plus ; elle et le temps feraient le reste.

XVI

L'HÉRITIÈRE

Selon le désir exprimé par M. Dunnet, et bien qu'elle n'en comprît pas la nécessité, Ulrique avait télégraphié de Calais pour indiquer l'heure de son arrivée. Elle allait droit à Morton, sans s'arrêter à Londres, car elle savait que Lady Nevyll passait l'hiver à la campagne, et ce n'était que pour voir Lady Nevyll qu'elle venait en Angleterre.

Poussée par sa jalouse curiosité et l'impatience naturelle à son tempérament, Ulrique avait voyagé jour et nuit, sans s'accorder le moindre arrêt en chemin. Mais lorsque, le soir du troisième jour, elle approcha du terme de son voyage, impatience et curiosité avaient presque été anéanties par la fatigue. Affaissée dans son coin de wagon, elle ne demandait plus, au moins pour le moment, qu'un oreiller pour sa tête endolorie et un lit pour étendre ses membres brisés. Sans la complaisance du chef de train, elle eût laissé passer la station.

A l'appel de l'employé, Ulrique s'élança de son coin, en se frottant vigoureusement les yeux ; éblouie d'ailleurs par la subite lumière de la gare, qui lui parut tout particulièrement éclairée, en comparaison de toutes celles qui avaient défilé devant elle. Cette gare ne lui sembla cependant pas plus importante que la moyenne des autres gares de campagne, mais le petit bâtiment était tout en feu et sur le quai en miniature toute une foule de gens étaient rassemblés.

—Seraient-il donc arrivé un accident ? — demanda Ulrique au chef du train.

—Non, mademoiselle ; ce sont des fermiers qui attendent évidemment quelque nouveau propriétaire.

—Ah !... fit Ulrique indifférente, en descendant de son compartiment de deuxième classe.

Elle vit que la foule, sur le quai, regardait attentivement vers les voitures de première classe. Tout à coup une clameur assourdissante retentit : une tête vieille et laide venait de paraître à une des portières, surmontée d'un chapeau empanaché ; mais quelqu'un qu'elle distinguait mal fit un signe de tête et tout rentra aussitôt dans le silence. Lorsque ses yeux furent moins éblouis par l'éclairage de la gare, Ulrique reconnut enfin, dans un petit espace laissé vide au milieu de la foule, le même Anglais âgé qui était venu la voir à la Maison de la Vierge et qui semblait interroger les portières du train avec anxiété.

Ulrique s'avança vers M. Dunnet.

—Est-ce moi que vous cherchez ? demanda-t-elle.

M. Dunnet tressaillit. Dans la foule il y eut un silence, un moment d'hésitation, puis, à la vue du profond salut que s'empressa de faire M. Dunnet, l'assourdissante clameur éclata de nouveau, plus formidable dix fois que